

L'échec théâtral

Martin Faucher

Numéro 136 (3), 2010

L'oeuvre en chantier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, M. (2010). L'échec théâtral. *Jeu*, (136), 107–111.

Dossier

L'œuvre en chantier



Jean-Léon Gérôme, *la Dernière Prière des martyrs chrétiens* (1863-1883). Walter Art Museum, Baltimore.

MARTIN FAUCHER

L'ÉCHEC THÉÂTRAL

« Oïe, oïe, oïe, j'te dis que ça va passer dans le beurre, ce show-là. Ça intéressera personne. C'est n'importe quoi, c'te maudit enchaînement-là ! Je l'sais pourtant, c'est quoi ce texte-là... Entéka, je l'savais avant de commencer à répéter. La traduction tue toutte. Y'est ben mauvais à soir ! Kécé que j'vas ben lui dire à la séance de notes ? Me semble que c'est la seule façon de faire ça sur scène pour que ça passe. C'était ben mieux dans salle de répétition, pas de décor pis aux néons. Coudonc, on riait tellement à la première lecture. Y'est en effet passé dans le beurre, cet hostie de show-là ! »

Le four, le flop, la merde, le bide, la catastrophe, l'horreur, bref, l'échec.

La réussite ou l'échec d'une proposition théâtrale ne tient bien souvent qu'à trois fois rien, qu'à un précaire équilibre entre audace et cohérence, entre savoir-faire patiemment acquis au fil des ans et geste commis dans la plus grande spontanéité. Il ne suffit parfois que d'un concept mal expliqué, d'un rôle crucial mal distribué, d'un décor trop imposant, d'une bande sonore bêtement illustrative, d'un costume (laid ou grotesque) ou d'une finale qui s'embourbe pour qu'un projet théâtral se mette subitement à échouer là où la veille tout roulait encore à merveille.

L'échec au théâtre m'est une obsession véritable, une hantise de tous les instants, une éventualité plus que probable que je n'ai pas le choix d'envisager lorsque je travaille un spectacle. Dès le moment où une envie de spectacle germe dans la tête du perpétuel metteur en scène que je suis, tout aussi immédiatement le spectre de l'échec surgit et ne cesse de me talonner tout au long du périple que ce projet artistique comprend.



Rubens, *Daniel dans la fosse aux lions* (1613-1615).
National Gallery of Art,
Washington D.C.

« Ça s'est déjà fait mille fois, c'est cliché, c'est réducteur pour le public, ça veut rien dire ce flash-là, trouve autre chose, pis vite ! »

Le spectre de l'échec est une force redoutable prête à réduire en purée tout ce qui sert à élaborer le projet qui s'échafaude : la valeur du texte choisi et son éventuel impact dans sa société, l'angle sous lequel ce texte est abordé et analysé, les intentions artistiques qui sous-tendent le projet, la salle et le moment de la saison où le spectacle sera produit, la cohérence et la composition de la distribution, les idées scénographiques, l'esthétique choisie, et j'en passe. Tout ce qui viendrait enrichir le spectacle en cours afin que celui-ci puisse connaître le plus grand impact possible auprès du public et de la critique (et n'est-ce pas là le but ultime de toute entreprise théâtrale ?) se voit ainsi impitoyablement scruté par le spectre de l'échec.

Il y a autant d'échecs potentiels dans un spectacle qu'il y a de regards posés sur celui-ci. Chaque personne qui travaille de près ou de loin sur un spectacle est accompagnée de son propre spectre de l'échec, lui aussi prêt à poser un regard foudroyant sur le travail en cours, regard que je nomme « le regard du pire ». Les salles de répétitions sont donc bourrées de spectres de l'échec qui murmurent tous des « Si tu continues à faire ça comme ça, tu vas frapper un mur ! ». Paradoxalement, ce spectre n'est pas que malveillant et ne produit pas qu'une

paralyse du travail en cours. Au contraire, si on sait bien l'écouter et décoder ce qu'il glisse perfidement à l'oreille, le spectre de l'échec peut s'avérer hautement créatif, car il insuffle un violent mais nécessaire influx qui favorise le raffinement des idées, l'affinement des choix esthétiques et l'avancement de ce fameux projet qui n'a de cesse de se chercher. J'ai donc appris au fil des ans à apprivoiser le spectre de l'échec, voire à souhaiter sa présence afin qu'il me permette de mieux me dépasser et de pousser à leur maximum les projets théâtraux. Sans perspective d'échec théâtral retentissant, peu de perspective de triomphe euphorisant !

L'éventualité de l'échec théâtral apparaît donc à toutes les étapes de la production, et ce, non seulement jusqu'au soir de la grande première, mais souvent bien longtemps après que les lumières se sont éteintes sur sa dernière représentation. C'est ainsi qu'un spectacle qui avait semblé être un grand succès lors de sa création peut se transformer, plusieurs années plus tard, en lamentable échec en regard de ce que ce spectacle aurait pu ou dû, en définitive, être.

Je dois donc maîtriser le spectre de l'échec dès le moment où je fais le choix d'un texte, de sa traduction ou de la méthode de travail à adopter avec son auteur s'il s'agit d'un texte de création. La distribution des rôles est bien évidemment une étape cruciale à la réussite d'un spectacle, mais il ne faut pas négliger pour autant la distribution des tâches et des postes que toute production théâtrale implique : concepteurs scéniques, directeurs technique et de production, assistance à la mise en scène et régie. Je trouve toujours vertigineux ce moment privilégié où cette grande équipe se voit enfin rassemblée afin de procéder à ce qu'il est communément appelé « la première lecture » des répétitions du spectacle. Réunis autour d'une grande table dans une salle de répétition bondée et surchauffée, tous ont bien sûr dans l'œil l'excitation de l'aventure qui débute, mais également le doute, l'inquiétude, l'angoisse. « Sommes-nous à la bonne place, au bon moment, réunis pour les bonnes raisons ? Notre projet a-t-il un sens ? Sommes nous engagés dans la voie du succès ou, horreur, dans la voie de l'échec ? »

Cette angoisse de l'échec potentiel que tous partagent de façon tacite n'est pas une question de défaitisme ou de pessimisme chronique, mais plutôt une question d'humilité que nous entretenons face à la tâche à accomplir et au chemin à parcourir. Rien n'est jamais tenu pour acquis, tout est toujours à recommencer, d'où cette angoisse du faux pas qui tue. Combien de fois, en salle de répétition, ai-je anticipé une catastrophe théâtrale après un premier enchaînement particulièrement chaotique, ou alors après une pénible première soirée passée sur scène, cette fameuse épreuve qu'est cette soirée dite d'*entrée en salle*, où rien, et quand je dis rien, je dis rien, jeu, décor, costumes, lumières, bande sonore ne semblait trouver sa juste place. L'éventualité d'un imminent échec théâtral retentissant est toujours une formidable gifle donnée par le spectre de l'échec qui stimule ces étranges et orgueilleux animaux que nous, gens de théâtre, sommes. D'ailleurs, je ne compte plus le nombre d'échecs théâtraux appréhendés par des camarades travaillant sur d'autres productions et qui se soldaient presque toujours par des succès fort estimables.

Le spectre de l'échec n'est cependant pas, hélas, un dieu tout-puissant qu'il suffit de convoquer afin de se voir immunisé contre un échec théâtral bien réel, car l'échec théâtral existe, je le sais, je l'ai vécu. Euh... enfin, je crois... Je ne sais plus... De vrais échecs théâtraux, moi ? Euh, ouais, ça, ça et ça ? Euhhhh, pas tant que ça finalement car, en fouillant bien, il y a toujours des aspects positifs dans un spectacle pour le sauver, à mes propres yeux, de l'échec absolu.

Alors, l'échec au théâtre, c'est quoi au juste ? Un passager chagrin d'amour ou au contraire une peine d'amour chronique ? Est-ce un soir de générale où la direction artistique n'a rien à dire sur ce qu'elle a vu ? Un soir de première qui se termine par une claque molle ? Une série de

représentations qui se joue devant des salles de plus en plus clairsemées ? Des critiques qui commentent du bout des lèvres le travail accompli ? Des amis qui piquent du nez lorsqu'ils vous croisent sur le trottoir en disant un piteux « J'ai pas vraiment le temps d'aller voir ton show », alors que vous savez pertinemment qu'ils l'ont déjà vu ? Un spectacle qui est interrompu avant la fin prévue des représentations, malgré un excellent accueil critique et public ? Un spectacle pour lequel on entretenait de grandes ambitions et qui ne connaît pas de tournée internationale, nationale ou même régionale, pas même une petite supplémentaire ?

L'échec théâtral est bien difficile à déterminer, car il est tellement subjectif, tellement relatif ! Ce qui représente un immense succès pour certains peut bien évidemment constituer un échec lamentable pour d'autres. Alors que certains de mes collègues pourraient facilement pointer du doigt quinze de mes mises en scène et dire : « Ça, c'est un méchant échec », moi, j'aurais de la difficulté à en nommer cinq. Chaque supposé échec théâtral comprend certes en son sein des ratages, des imperfections, des approximations et des déceptions, mais moi, je sais pourquoi tout cela a eu lieu, d'où cela est parti et où cela est allé. J'ai vu tous les efforts sincères et les intentions louables qui ont mené à l'échec, j'ai pataugé intimement dans ce marasme, évolué en son sein, et donc, sauf rare exception, appris à aimer malgré tout la merde qui constitue ce prétendu échec.

Mettre en scène, c'est être au centre d'une entreprise qui frôle nécessairement l'échec, car cette entreprise est d'avance condamnée à demeurer en deçà des espoirs et des fantasmes qu'elle fait naître dans l'imaginaire de tout un chacun, en commençant par le sien. Mettre en scène, c'est essayer de concrétiser du mieux qu'on peut tous les possibles qu'un texte recèle en sachant très bien dès le départ que l'aventure relève de l'utopie.

Alors, ce fameux échec théâtral, qui par ailleurs fait les délices de tous ceux qui n'en font pas partie, qui possède l'autorité pour le décréter ? L'auteur, le metteur en scène, l'interprète ou le concepteur qui voit ses intentions artistiques de départ dériver et se transformer en un spectacle qui lui échappe carrément ? Le directeur artistique obnubilé par la campagne d'abonnement de sa prochaine saison ? Le spectateur cherchant simplement à passer une agréable soirée et qui sort de cette représentation terriblement déçu ? Le critique aguerrri mû par la mission de mettre ce spectacle dans la grande balance de l'Histoire ? Le programmateur étranger se moquant des distances pour découvrir un objet théâtral complètement inusité ? Le théâtre appartient à qui le fréquente et quiconque, pour quelque raison que ce soit, se sent trahi, déçu, floué par un spectacle à l'autorité de qualifier celui-ci d'échec. C'est cruel, mais c'est comme ça !

Alors que « bide », « flop » et « four » sont des mots mous qui se perdent dans la bouche, « échec » est un mot noble, élégant et cinglant qui implique un défi préalablement craché à la face du milieu théâtral, de la critique et du public.

J'aime le mot « échec ». Ce mot sec composé de deux brèves syllabes forme un tout qui claque haut et fort à la face du monde, comme un coup de fouet.

Alors que « bide », « flop » et « four » sont des mots mous qui se perdent dans la bouche, échec est un mot noble, élégant et cinglant qui implique un défi préalablement craché à la face du milieu théâtral, de la critique et du public. Pour qu'il y ait véritable échec théâtral, il faut qu'au préalable il y ait eu défi, combat, pari, gageure.

« Je vais monter *Britannicus* au Théâtre Denise-Pelletier et les jeunes et leurs professeurs vont aimer ça ! Je vais créer au Théâtre d'Aujourd'hui une pièce plus que touffue d'Emmanuelle Jimenez et le monde ne sera pas perdu ! Je vais monter du Claudel au TNM et les abonnés ne se désabonneront pas ! Je ne monterai pas une pièce écossaise à la Licorne mais une pièce africaine et ce sera tout comme ! Je vais monter *Qui a peur de Virginia Woolf* ? et le monde va oublier Elizabeth Taylor et Richard Burton ! »





H. SIEMIRADZKI. DIRCE CHRÉTIENTE.
R. O. I. A.

Chaque défi théâtral impertinemment lancé comporte son lot d'échecs, grands et petits. Tout comme les succès, les échecs voyagent en moi, me constituent, flottent librement et me permettent de dire : « Ah, ça, pus jamais je referais ça comme ça ! Voyons donc, me semble que c'était évident que c'était la pire des décisions à prendre ! » L'échec théâtral est somme toute précieux car, même s'il pince le cœur lorsqu'il se produit, il permet d'avancer sûrement dans son cheminement artistique.

Henryk Siemiradzki,
Dirce chrétienne (1897),
œuvre inspirée du martyre
de sainte Blandine.

Pour moi, l'échec théâtral le plus cuisant est le projet que je n'ai pas réussi à mettre au monde, malgré ses évidentes qualités littéraires, ses ambitions esthétiques sociales et politiques. L'échec théâtral véritable est ce projet qui se retrouve mort-né avant que l'aventure n'ait débuté par manque de conviction, par manque de courage artistique et financier.

Il n'y a pas assez d'échecs dans le théâtre montréalais. Il y a trop de *shows* corrects, pas pires, de *shows* où on met une tasse d'eau chaude dans la salle de répétition, où on ferme la porte et deux mois plus tard on a un *show* qui goûte ce qu'on pensait. Il y a trop de succès financiers, de succès médiatiques à force de *buzz*, de *hook*, de *hype*. Il n'y a pas assez d'aventures téméraires et casse-gueule où tous ensemble, le jour de la première lecture, on se bouche le nez en disant : « Ça passe ou ça casse ! On s'en reparlera le soir de la première. D'ici là, bon travail et merde ! »

Je rêve de faire des spectacles qui vont diviser les salles, des *Hernani* que le monde va haïr, va détester. Des spectacles où les gens viendront se pointer pour voir si c'est si pire que ça, pour voir c'est quoi ça, pour voir si c'est vrai qu'ils font ça sur scène.

Je rêve de faire un spectacle à propos duquel, dans quinze ans, quelqu'un pourra se vanter au hasard d'un souper entre amis : « Ce spectacle-là ? Eh bien, moi, j'y étais ! Et vous, vous n'y étiez pas, parce que ce spectacle-là, figurez-vous, eh bien, ce spectacle-là, c'était un échec retentissant ! » ■